



© Rebecca Guibert

UN HOMME QUI DORT

DE GEORGES PEREC



Le Vox

Du 3 au 12 mai | Coproduction | Résidence | Création | **Théâtre**

Jeu 03 | 19h30 • Ven 04 | 20h30 • jeu 10 | 19h30 • ven 11 | 20h30 • sam 12 | 20h30

Ouverture de billetterie 3 mars

Tarif B | Passeport jeune

Saison 2011.2012



UN HOMME QUI DORT

DE GEORGES PEREC

Théâtre de la Demeure. Texte de Georges Perec. Mise en scène Alexandra Rübner. Scénographie Héloïse Labrande. Création musicale Arandel. Création vidéo Arthur Michel. Création lumière Eric Corlay. Accessoires Valérie Lesort. Construction décor Thomas Roquier Régie Paul Dudouet. Avec Arandel, Anthony Le Foll, Alexandra Rübner

Production Théâtre de la Demeure. Coproduction Le Trident - Scène nationale de Cherbourg-Octeville. Avec le soutien du Théâtre du Château - Eu, du Rayon Vert - Scène conventionnée de Saint-Valéry-en-Caux, du Théâtre Charles Dullin - Grand Quevilly, du Théâtre Le Passage - Scène conventionnée de Fécamp.

Le Théâtre de la Demeure est soutenu par la Drac Haute-Normandie et la Région Haute-Normandie.

Un spectacle accueilli avec le soutien de l'Odia et le mécénat du groupe Lecaux.

Durée [en création]



Le propos

Un Homme qui dort est un texte de Georges Perec, écrit sous la forme d'un monologue intérieur. *Un Homme qui dort* est aussi le premier spectacle créé par le Théâtre de la Demeure, compagnie fondée en 2010 par Alexandra Rübner et avec laquelle elle entend inscrire un langage théâtral propre : celui d'une écriture contemporaine de l'esprit baroque ou comment, aujourd'hui, magnifier les contraintes formelles. Nous assisterons, donc, à la création théâtrale d'une œuvre littéraire forte -et emblématique du parcours de son auteur- et à la naissance d'une esthétique singulière. Cette esthétique est celle d'une jeune metteuse en scène émergente, qui n'en est pas à son premier essai puisqu'elle a déjà recueilli les louanges de la presse et du public, mais qui désormais affirme sa voix et trace, au cœur de la rhétorique de Perec, les règles du jeu poétiques d'un univers éminemment personnel.

« *La mise en scène de ce texte (...) touche à une expérience extrêmement aigüe qu'il est urgent pour moi d'exprimer, et (...) fait appel à un langage théâtral qu'il me semble nécessaire de mettre à jour maintenant.* » – Alexandra Rübner

Extrait

« *Il y eut ces journées creuses, la chaleur dans ta chambre, comme dans une chaudière, comme dans une fournaise, et les six chaussettes, requins mous, baleines endormies, dans la cuvette de matière plastique rose. Ce réveil qui n'a pas sonné, qui ne sonne pas, qui ne sonnera pas à l'heure de ton réveil. Tu poses le livre ouvert à côté de toi, sur la banquette. Tu t'étends. Tout est lourdeur, bourdonnement, torpeur. Tu te laisses glisser. Tu plonges dans le sommeil.* »



Alexandra Rübner

Alexandra Rübner est née en 1977 à Varsovie.

Comédienne, metteur en scène, artiste lyrique, elle initie son parcours autour de la théâtralité baroque. Elle est ainsi l'assistante du metteur en scène Eugène Green, et travaille avec, entre autres, Vincent Dumestre et Benjamin Lazar, elle joue notamment deux rôles dans la comédie-ballet *Le Bourgeois Gentilhomme* qui tourne depuis 2005 aussi bien en France qu'à l'étranger. Son interprétation est très remarquée.

En 2005, elle signe sa première mise en scène : *Athalie* de Jean Racine et Jean-Baptiste Moreau. Salué par le public et la presse, ce spectacle est repris en mai 2011.

Puis, le travail d'Alexandra Rübner s'oriente vers une perspective théâtrale contemporaine. Elle met en scène en 2008, au Centre Culturel Suisse à Paris, *Lost Generation*, un portrait imaginaire de l'écrivain Annemarie Schwarzenbach. Puis, en 2008 au Trident, Alexandra propose *Contes d'un Buveur d'Ether* de Jean Lorrain. Avec le musicien Jean-Luc Tamby, elle crée les *Contes du temps passé*, un choix de contes de Charles Perrault. Son intérêt pour la littérature symboliste et décadente l'a conduite à collaborer régulièrement avec le Musée Gustave Moreau : *Not so easy to be a Sphinx* (Nuit des Musées 2007), *Proses pour Des Esseintes* (Nuit des Musées 2008), *Cadavres Exquis* (dans le cadre de l'exposition Max Ernst au Musée d'Orsay).

En 2009, elle met en scène *Zémire et Azor*, opéra comique de Grétry et Marmontel, créé en collaboration avec l'ensemble Les Lunaisiens et donné à l'Opéra Comique en Mars 2010.

En 2010, Alexandra Rübner crée Le Théâtre de la Demeure, qui se donne pour vocation, en parallèle de l'exploration du champ esthétique baroque, d'ouvrir une voie de recherche théâtrale contemporaine. Cette intime nécessité de se confronter à un univers poétique contemporain oriente les prochains travaux du Théâtre de la Demeure, en vue d'une proposition de triptyque : *Melancholia*. Ce projet se veut un portrait théâtral de la figure de la mélancolie à travers trois formes d'écriture, trois époques, trois visions singulières. Après l'esquisse de ce qui deviendra *Le Buveur d'Ether*, la compagnie s'attelle là au volet majeur de ce triptyque : *Un Homme qui dort* de Georges Perec.

Le Théâtre de la Demeure se définit volontiers comme une fabrique de matériau poétique : en ce sens, il met en œuvre, en résonance avec la parole et le corps théâtraux, un langage sonore et visuel, à travers les expérimentations musicales électro du groupe Das Klub – compagnon de route de nombreux projets - et la création d'images vidéo, de lumières, d'objets scéniques.

La Demeure est basée en Haute-Normandie (Arques-la-Bataille) et y entretient des liens privilégiés avec l'Académie Bach.

Alexandra Rübner signera également, en 2011-2012, aux côtés du Poème Harmonique (direction Vincent Dumestre), la mise en scène d'un opéra pour marionnettes : *Caligula* de Giovanni Pagliardi.

Note d'intention

La scène est une chambre de bonne parisienne meublée, aujourd'hui. « *Le soleil tape sur les tôles du toit.* » Dans la chambre, stagne sur une banquette, à côté d'une « *bassine en matière plastique rose* », où flottent « *trois paires de chaussettes* » et d'un « *bol de Nescafé à moitié vide* », un étudiant en licence de sociologie.

On ne sait pas son nom : il est pour toujours cette voix hypnotique et anonyme qui s'énonce, et qui se parle à soi-même à la deuxième personne, il est toujours « tu ».

Un jour, tout simplement, il ne se lève pas : « *le jour de ton examen arrive et tu ne te lèves pas. Ce n'est pas un geste prémédité, ce n'est pas un geste, d'ailleurs, mais une absence de geste.* »

Dans cette torpeur de l'âme, il va faire l'expérience radicale de l'absence au monde et à soi, de la totale désaffection, de l'égalité de toutes choses, de la mort intérieure par indifférence absolue. « *C'est un jour comme celui-ci, un peu plus tard, un peu plus tôt, que tu découvres sans surprise que quelque chose ne va pas, que, pour parler sans précautions, tu ne sais pas vivre, que tu ne sauras jamais.* »

Accumulations d'absences, notations purement factuelles, descriptions des déambulations dans la ville d'un absurde piéton, énumérations systématiques qui n'ont d'autre but que de dire l'inanité de tout, mots croisés du vide : c'est l'enregistrement clinique d'une disparition que Perec met en œuvre, la disparition du moi, la descente au tombeau. On sait l'inclination du style perécien au jeu littéraire, à la contrainte formelle : ici ils sont mis au service d'une prise de conscience tragique. Mais le tragique a lieu sans états d'âme, sans commentaire, sans tragédie. Car ce n'est que de l'accumulation des faits, de l'enregistrement d'une introspection « à froid », de la description implacable des choses, de l'empilement des pas, de l'attention méticuleuse, obsessionnelle, à la plus contingente banalité, au détail le plus insignifiant, que naît la radicalité sans secours de l'expérience de *l'Homme qui dort*. C'est aussi en cela que ce texte cristallise, me semble-t-il, le sentiment d'un tragique moderne, le visage moderne de la mélancolie. Mélancolie dont le noir soleil prend ici la forme d'une cartographie de la dépression.

Vers la mise en scène d'*Un Homme qui dort* : espèces d'espaces...

D'abord il y a la chambre. « *Ta chambre est le centre du monde.* » Dans la chambre il y a un homme couché. Sur une banquette, « *trop étroite* ». Le réalisme, et même l'hyperréalisme est ici un élément dramaturgique indispensable. Il faut la « *bassine en matière plastique rose* », il faut « *l'étagère en contreplaqué blanc* », il faut « *le linoléum* », il faut « *le bol de Nescafé à moitié vide* », il faut le « *paquet de sucre tirant sur sa fin* ». C'est l'image première. Il faut aussi la chaleur accablante de l'été parisien, dans une mansarde sous les combles. Puis, au fil de l'errance de *l'Homme qui dort*, errance souvent nocturne, la chambre va devenir l'espace poétique où s'inscrit cette dérive méthodique : la chambre devient la ville : « *ville putride, ville ignoble, hideuse. Ville triste, lumières tristes dans les rues tristes, clowns tristes dans les music-hall tristes, queues tristes devant les cinémas tristes, meubles tristes dans les magasins tristes* ». La chambre devient la ville, parce que *l'Homme qui dort* y transporte sa chambre intérieure, le noyau dur de sa solitude, et parce qu'en retour la ville est une cité cauchemar, comme contaminée par le prisme oppressant de la chambre.

Dans un second temps, il y a les à côtés de la chambre : « *la goutte d'eau qui perle au robinet du palier* ». Là encore, le son créera l'espace : la goutte d'eau à l'extérieur de la chambre, dont la chute obsédante marque un temps qui ne passe plus. Puis à côté de la chambre, il y a la chambre du Voisin. Le Voisin est pour moi un personnage à part entière, joué par un comédien. Bien que dans le livre de Perec, on ne le voie jamais. On le devine seulement : « *ses raclements de gorge, les tiroirs qu'il ouvre et qu'il ferme, ses quintes de toux, le sifflement de sa bouilloire* ». On spéculé sur ce que peut être la vie du Voisin : « *Tu crois qu'il est marchand ambulancier, vendeur de cravates présentées dans un parapluie, ou plutôt démonstrateur de quelque produit miracle (...) ou mieux encore petit mercier dont l'étal, constitué par une valise ouverte, offre aux badauds des Grands Boulevards des peignes, des limes, des lunettes de soleil, des étuis protecteurs, des porte-clés.* » Je crois donc qu'il faut que l'espace du Voisin, et le Voisin lui-même s'incarnent. Ce personnage revêt néanmoins un statut particulier : j'imagine volontiers, tout comme l'étudiant, que le Voisin est bien un représentant de commerce à la petite semaine, qui trimballe dans son éternelle valise, lui servant d'étalage, un impossible bric - à - brac de menus objets quotidiens. C'est un rôle muet, dont les apparitions récurrentes fonctionnent comme des ponctuations dans le soliloque de



L'Homme qui dort. Ces apparitions, construites sur une mécanique du rituel, se caractérisent par le déballage systématique, le tri, la comptabilisation, le remballage – activités très peréciennes – de ces menus objets, qui envahissent de manière à la fois inquiétante et comique, son espace. De sorte que l'on peut lire en quelques sortes le rôle du Voisin, comme celui d'un clown mélancolique, empêtré dans la prolifération des Choses, et tentant avec une patience poignante, d'y instaurer un ordre. Comme chez Kafka, chez Perec, le tragique et le comique utilisent les mêmes ressorts, et cohabitent dans une étroite frontière. Plus qu'un personnage, le Voisin est une présence, un symbole : c'est l'homme des Choses, l'homme du Réel, entrevu à la fois dans sa fascinante, ludique bigarrure, et dans sa pathétique absurdité.

Enfin, il y a le monde. Le monde, c'est-à-dire toutes les autres chambres. Il y a l'advenue du monde autour de la chambre. Comment s'opère-t-elle dans l'espace de notre théâtre ? Le monologue, le parcours de *L'Homme qui dort*, s'achève sur une suspension : « *Tu as peur, tu attends. Tu attends, place Clichy, que la pluie cesse de tomber.* » Cette suspension, cette non-résolution volontaire, appellent pour moi une ouverture : voici comment je l'imagine. Lorsque *L'Homme qui dort* énonce ses dernières phrases, il suspend son jeu dans une image arrêtée. La lumière se rétrécit autour de lui, jusqu'à former une petite vignette perdue dans la vastitude sombre de l'espace scénique. Cette vignette est alors reprise par une image vidéo, elle-même de la taille d'une vignette, qui vient se projeter en un petit rectangle vidéo sur le mur du lointain. A ce moment-là, l'image réelle, formée par le comédien vivant qui se tient désormais immobile, disparaît. Le comédien sort. La lumière qui l'éclairait s'éteint. Seul existe désormais, dans le lointain, le petit rectangle vidéo fixant l'image réelle qui vient de s'arrêter. Dès lors, arrive progressivement la musique. C'est une musique fondée sur la répétition en série d'un motif, et l'adjonction à chaque reprise d'un élément nouveau venant enrichir le thème. C'est un ostinato long obéissant à une rhétorique de l'augmentation – figure chère à Georges Perec – qui devient progressivement une matière sonore puissante et continuellement en mouvement. En correspondance avec cette musique, et tout aussi progressivement, naissent sur le mur du lointain une série de petits rectangles vidéo : chaque vignette représente un ou plusieurs personnages dans une chambre. Chaque personnage, ou groupe de personnages, est occupé, dans ces chambres, à une activité précise, ou à une absence d'activité précise. Chacun raconte, en minuscule, son histoire singulière. De sorte que l'on a bientôt l'impression que le mur du lointain représente la coupe transversale d'un immeuble urbain, où l'on peut voir se dérouler un fragment de l'existence de ses habitants : *La Vie mode d'emploi*, en somme. Dans cette perspective, toute l'histoire de *L'Homme qui dort*, à laquelle nous venons d'assister depuis le début de la représentation, se lit tout à coup comme une histoire parmi une infinité d'autres, qui se vivent simultanément, et dont il ignore tout. Oui, l'histoire de *L'Homme qui dort* se lit alors, comme celle d'une connaissance de la mort au cœur même, palpitant, de la vie. Cette lecture qui s'instaure peu à peu, à mesure que monte cette crue de la musique et des images, nous remplit encore, j'aime à l'imaginer, de cette joie qui grandit confusément. Cette étrange joie qui naît du sentiment que l'expérience de la mort intérieure est une étape nécessaire dans l'affirmation du vivant, et qu'il est assurément nécessaire de connaître le tombeau de la chambre étroite, « *ce galetas en soupente* », pour construire, immense, infini, l'arbre de vie.

Alexandra Rübner, février 2011.



Autour de Un homme qui dort

■ Riches heures

[Répétition ouverte]

Un homme qui dort, le mardi 24 avril à 18h30.

Les répétitions sont ouvertes à une cinquantaine de personnes sur réservation auprès du service des relations publiques au 02 33 88 55 58, cc@trident-sn.com, nh@trident-sn.com.

[Rencontre]

Le jeudi 10 mai à l'issue de la représentation.

[Atelier d'écriture et de lecture à voix haute]

30 H D'ATELIER AVEC ALEXANDRA RÜBNER

Entre octobre et mai, 5 dimanches et le dernier week-end de mai (à la MJC ou au Vox) | planning détaillé sur demande | 60 € (55 € abonné et moins de 26 ans) votre place pour *Un homme qui dort* comprise | Cet atelier s'adresse à tous à partir de 15 ans. | Inscriptions auprès de Nadège Henry au 02 33 88 55 58 | nh@trident-sn.com.

Intervenante : Alexandra Rübner, metteur en scène du Théâtre de la Demeure.

A l'occasion de sa venue à Cherbourg en mai 2012 pour la création *Un homme qui dort* de Georges Perec, Alexandra Rübner, metteur en scène, propose un atelier d'écriture et de lectures à voix haute. Georges Perec étant une figure majeure de l'Oulipo, il s'agira d'aborder un travail autour des contraintes formelles : thématiques ou techniques.

Dans un premier temps, les participants seront conviés à écrire un texte sur la base d'un protocole établi. Ces textes feront alors l'objet d'une étape de lecture en public, première phase de leur existence en tant qu'objet de théâtre.

Dans un second temps, ces textes deviendront à proprement parler un matériau théâtral : les participants s'en empareront pour les porter au plateau, les mettre en scène et les jouer. Cette seconde étape, celle de la théâtralité, fera également l'objet d'une présentation publique, dans le cadre des Téméraires, rencontres de théâtre amateur, qui auront lieu les 25, 26 et 27 mai.

[Jeu de piste]

ESPECES D'ESPACE

Le mercredi 9 mai | En partenariat avec la Bibliothèque Jacques Prévert.

Le Trident et la bibliothèque Jacques Prévert proposent un jeu de piste de lectures de textes de Georges Perec dans Cherbourg. Les lecteurs de l'atelier des 30h ainsi qu'Alexandra Rübner vous inviteront à la découverte de cet auteur mais aussi de leurs propres textes, au gré de lieux probables ou improbables de Cherbourg-Octeville.

[Documentaires]

AU SUJET DE GEORGES PEREC

Le samedi 28 avril à 15h | Théâtre de la Butte | Entrée libre | En partenariat avec la bibliothèque Jacques Prévert.

Tentative d'épuisement d'un lieu parisien de Jean-Christian Riff, 2007 (73').

Au cours du mois d'octobre 1974, l'écrivain Georges Perec se rend trois jours de suite place Saint-Sulpice à Paris, et là, d'un café ou d'un banc, il entreprend une description précise et minutieuse de ce qui l'entoure (...). Une trentaine d'années plus tard, le réalisateur Jean-Christophe Riff adopte la démarche qui a présidé à l'élaboration du livre. Sa caméra capte et enregistre la vie ordinaire du lieu. Accompagnant ces images, le texte de Georges Perec en voix off est dit par Mathieu Amalric. S'instaure alors, dans un mouvement de va-et-vient incessant, un jeu de concordances et de



décalages entre le texte et l'image. Dans un second temps, ces textes deviendront à proprement parler un matériau théâtral : les participants s'en empareront pour les porter au plateau, les mettre en scène et les jouer. Cette seconde étape, celle de la théâtralité, fera également l'objet d'une présentation publique, dans le cadre des Téméraires, rencontres de théâtre amateur, qui auront lieu les 25, 26 et 27 mai.

Georges (...) Perec : propos amicaux autour d'Espèces d'espaces de Bernard Queysanne, 1999, (71').

Le texte d'«Espèces d'espaces», réflexions de l'auteur sur les lieux - la chambre, l'appartement, les escaliers, le mur, l'immeuble, la rue, le quartier, la ville, la campagne, le monde - sert de fil conducteur à ce portrait de Georges Perec. En contrepoint, des amis de Georges Perec se prêtent au jeu du Je me souviens : Marcel Benabou, Ela Bienenfeld, Pierre Getzler, Eugen Helmlé, Jacques Lederer, Suzanne Lipinska, Harry Matthews, Paulette Perec, Maurice Pons, Sylvia Richardson. Le réalisateur s'est efforcé de « donner l'image la moins institutionnelle possible, la plus amicale, la plus proche du Georges Perec qu'[il] a connu et aimé ».



Le Trident, Scène nationale de Cherbourg-Octeville
Place du Général de Gaulle, BP 807
50108 Cherbourg-Octeville cedex
T +33 (0)2 33 88 55 50
F + 33 (0)2 33 88 55 59
Location +33 (0)2 33 88 55 55

laboite@trident-sn.com
www.trident-scenenationale.com

Relations publiques

T +33 (0)2 33 88 55 58

Cécile Colin cc@trident-sn.com (écoles primaires, collèges et lycées)

Nadège Henry nh@trident-sn.com (organismes de formation ou sociaux, associations culturelles, enseignement supérieur, comités d'entreprise)

Relations Presse & Médias

T 06 82 75 30 21

Bérengère Bressol apostrophe.cie@laposte.net

Informations & communication

T +33 (0)2 33 88 55 50

Murièle Bosse-Platière mbp@trident-sn.com

Geneviève Poirier gp@trident-sn.com

